

UN COMBATTANT HÉROÏQUE :

HENRI GOURDON

(1891-1979)

Pascal Hérault



Plaque de la « rue Henri Gourdon »
à Moncoutant.

Cliché Pascal Hérault

Titulaire de la légion d'honneur, Henri Gourdon avait le grade éminent de commandeur¹. Vingt ans avant son décès, en avril 1959, il avait été fait officier². On précisait alors que cet homme, qui avait été « déporté en Allemagne pour son action résistante contre l'ennemi

¹ Mairie de Moncoutant : *Bulletin municipal*, n°30, juillet 1997, p. 3.

En 2010, selon le site de l'Assemblée nationale, sur 94 806 légionnaires, il y avait : 74 384 chevaliers, 17 032 officiers, 3 009 commandeurs, 314 grands officiers et 67 grands-croix ; statistique qui montre l'importance du grade de Henri Gourdon.

² Archives départementales des Deux-Sèvres (désormais Arch. Dép. Deux-Sèvres) : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547, citant le décret du 7 mars 1959 et le Journal officiel des 16 et 17 mars 1959.

au cours de la période d'occupation, [avait] bien servi la cause de la Libération ». Et aujourd'hui à Moncoutant, dans le prolongement d'une rue de Verdun qui débouche sur une rue des déportés, une voie proche de l'église porte son nom. La plaque métallique précise qu'il a été « résistant-déporté ». Pour cet engagement durant la Deuxième Guerre mondiale, d'autres personnes sont honorées à Moncoutant, comme Maurice Clisson ou bien Jean Daguisé³. Ces deux derniers sont morts en 1945. Henri Gourdon, lui, a eu la chance de survivre en dépit « des privations et sévices subis »⁴.

La plaque ornant la rue ne dit pas que, pour Henri Gourdon, la décision de résister résulte sans doute d'un choix préalable. Elle s'enracine vraisemblablement dans le passé glorieux du courageux poilu qu'il a été. Car c'est la Grande Guerre qui apparaît déterminante ; elle semble orienter le chemin de Henri Gourdon. On ne peut comprendre son engagement dans la résistance, avec tous les risques que ce genre d'initiatives comportent, sans remonter à l'élément fondateur, la Première Guerre mondiale, la matrice d'une vie.

PREMIÈRE PARTIE : UN POILU VALEUREUX

1 – Enfance et jeunesse à Cirières (1891 - 1912)

Henri Gourdon est né le 25 août 1891 dans la commune de Cirières à La Bosse-Beaulieu⁵. C'est son grand-père paternel, Jean Gourdon, originaire de Jallais - au nord de Cholet dans le Maine-et-Loire – où il avait épousé Louise Grimaud en 1852⁶, qui est venu s'y

³ Pour se limiter aux premiers résistants de Moncoutant. Les autres sont évoqués en fin d'article.

⁴ Cf. note 2.

⁵ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Cirières, acte de naissance n°21. Il est prénommé Louis Henri Paul. Certaines sources officielles parlent donc de Louis Gourdon, quand d'autres mentionnent Henri qui était son prénom usuel – utilisé dans cet article. Voir l'annexe n°1 - Arbre généalogique simplifié de la famille Gourdon.

⁶ Arch. Dép. Maine-et-Loire : registre d'État civil de Jallais, acte de mariage n° 6.

installer au début des années 1870⁷. Trente ans plus tard, au début du XX^e siècle, ses deux fils y habitent toujours avec leur nombreuse progéniture : le cadet Louis, veuf d'Amélie Poirier⁸, vit avec ses sept enfants dont deux garçons, Alphonse et Émile, nés en 1892 et 1898 ; l'aîné, Jean, a quant à lui dix enfants⁹.



Le hameau de La Bosse-Beaulieu à Cirières.

Cliché Pascal Hérault

Jean Gourdon fils a épousé en premières noces, en novembre 1880¹⁰, Victoire Compagnon qui lui a donné un garçon – prénommé Jean-Louis – en février 1882¹¹. Mais le second accouchement, le 29 juin de l'année suivante, d'un enfant mort-né provoque le décès de la mère quinze jours plus tard¹². En novembre 1886, Jean Gourdon se

⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Cirières de 1872, village de Beaulieu, p. 4 et 5 ; le couple est cité avec quatre enfants : Jean (19 ans), Marie (16 ans), Louis (14 ans) et Louise (11 ans). En revanche, la famille n'apparaît pas dans le recensement de Cirières de 1866, p. 17.

⁸ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Montigny, acte de mariage n°5 ; registre d'État civil de Cirières, acte de décès n°8. Mariée à Montigny le 5 novembre 1889, décédée à Cirières le 13 avril 1904.

⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Cirières de 1906, p. 17. Voir l'annexe n°1.

¹⁰ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Cirières, acte de mariage n°2.

¹¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Cirières, acte de naissance n°3.

¹² Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Cirières, actes de décès n°7 et 9.

remarie avec Élise-Henriette Soulard¹³ qui lui donne neuf enfants entre 1888 et 1904 : sept filles et deux garçons ; Joseph en 1889, puis Henri deux ans plus tard.

Entre sa naissance et le service militaire, Henri Gourdon connaît l'existence d'un jeune paysan du bocage bressuirais¹⁴. Il est entouré d'une douzaine de filles – sœurs et cousines – de ses deux cousins et de ses deux frères. Même si leur hameau est proche de Courlay, citadelle dissidente, les Gourdon appartiennent à l'Église concordataire¹⁵. Il est donc fort probable que les enfants aient été scolarisés chez les Sœurs de La Salle-de-Vihiers ou à l'école des Frères maristes, les enfants de la Petite Église préférant l'établissement public.

Henri Gourdon n'a qu'une douzaine d'années, lorsque son demi-frère Jean-Louis quitte Cirières, pour son service militaire effectué en 1903-1904 dans l'Indre au 68^e régiment d'infanterie¹⁶. Revient-il à la ferme ensuite, auprès de sa famille ? Rien n'est moins sûr car le recensement de 1906 ne le mentionne pas. Et dès 1909 Jean-Louis Gourdon vit dans la Vienne, puisqu'on le retrouve d'abord à Poitiers, 19 rue du Pont Neuf, puis à Montmorillon, au petit séminaire où il exerce la profession de jardinier en 1913. Cette année-là, le 7 avril, il épouse Marie Mautret¹⁷. Cette cuisinière « domiciliée à Poitiers, 20, rue du Pont Neuf » - lieu probable de leur rencontre - est originaire de Saint-Gaudent, une petite commune du Pays civraisien que Henri Gourdon sera appelé à connaître plus tard. Le nouveau couple

¹³ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Cirières, acte de mariage n°9.

¹⁴ Sur le contexte, voir P. HÉRAULT : « La Belle époque à Cirières. Enfance et jeunesse de quelques poilus de 1914 ». *Histoire et Patrimoine du Bressuirais*, 2016, bulletin n° 74, p. 51-71.

¹⁵ Arch. Dép. Vienne : 20 J 573, registre de catholicité de Cirières qui mentionne le mariage de Jean Gourdon le 16 novembre 1890.

¹⁶ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 660 – 4 , bureau de Niort, matricule n°1940.

¹⁷ Arch. Dép. Vienne : registre d'État civil de Saint-Gaudent, acte de mariage n° 1.

s'installe d'ailleurs à Saint-Gaudent, où leur premier enfant naît en juin 1914¹⁸, à la veille de la guerre.

Henri Gourdon est peut-être plus proche de son autre frère Joseph, de deux ans son aîné, qui fait son service militaire au 114^e régiment d'infanterie entre octobre 1910 et octobre 1912¹⁹. C'est à cette dernière date justement et dans ce même régiment, à Parthenay²⁰, que Henri Gourdon est incorporé à son tour. Pour lui commence une vie militaire dont il ne soupçonne sans doute pas encore qu'elle va changer sa vie.



La caserne du 114^e régiment d'infanterie à Parthenay.

Coll. privée

2 - Du service militaire au mariage en pleine guerre (1912-1915)

Incorporé en octobre 1912 au 114^e régiment d'infanterie, Henri Gourdon s'y trouve encore lorsque la guerre éclate. Son frère aîné

¹⁸ Arch. Dép. Vienne : registre d'État civil de Saint-Gaudent, acte de naissance n°5 de Jean-Marie Gourdon du 8 juin 1914. Son père « valet de chambre » et sa mère « femme de chambre » vivent à La Bourliauderie.

¹⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 667-3, bureau de Niort, matricule n°1330.

²⁰ Au mariage de son demi-frère Jean-Louis Gourdon en avril 1913, où il apparaît comme témoin, on le dit soldat au 114^e R.I. à Parthenay.

Joseph est aussi mobilisé dans ce régiment, mais nous ne savons pas s'ils appartiennent au même bataillon. Le 114^e régiment d'infanterie, dont la devise est « peur ne connaît, mort ne craint », gagne la Lorraine où un premier décès est mentionné le 23 août. Le lendemain, c'est un jeune de Cirières sans doute connu des frères Gourdon, Abel Pelletier, appartenant à la 9^e compagnie, qui est « tué à l'ennemi » à l'est de Nancy, vraisemblablement « à la suite de l'attaque de nuit d'Erbéviller²¹. »

Fortement éprouvé, le 114^e régiment d'infanterie se replie vers Troyes et participe à la célèbre bataille de la Marne au début du mois de septembre. Le 8 de ce mois, dans le secteur de La Fère-Champenoise, une « violente canonnade » de l'artillerie lourde allemande ébranle « toute la nuit²². » C'est dans ce contexte que Joseph Gourdon disparaît²³, mais son décès ne sera officialisé qu'après la guerre. En attendant, inévitablement, l'incertitude quant au sort de Joseph ne peut que susciter l'inquiétude de son frère Henri.

A la mi-octobre, le 114^e régiment d'infanterie part pour la Belgique. C'est l'épisode de la « course à la mer ». Entre le 22 et le 29 octobre, il est dans le secteur de Zonnebeke, à l'est d'Ypres, et les pertes sont lourdes. Le Journal des Marches et Opérations compte 110 morts, 326 blessés et 22 disparus entre le 23 et le 29 octobre²⁴. La disparition d'officiers créant des vides dans la hiérarchie, des promotions ont lieu. Ainsi les 27 et 28 octobre trois adjudants sont promus sous-lieutenants. Avancements qui, par réaction en chaîne, en impliquent d'autres dans les grades inférieurs. Voilà sans doute pourquoi Henri Gourdon devient caporal le 28 octobre 1914 ; il peut dès lors commander une escouade de quinze soldats. Trois mois plus

²¹ Site « mémoire des hommes » : fiche d'Abel Pelletier ; 26 N 681/10, Journal des Marches et Opérations (désormais J.M.O.) du 114^e R.I., août 1914, p. 13/38.

²² Site « mémoire des hommes » : fiche de Joseph Gourdon ; 26 N 681/10, J.M.O. du 114^e R.I., septembre 1914, p. 19-20/38.

²³ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 667-3, bureau de Niort, matricule n°1330. Le registre porte la mention « disparu ».

²⁴ Site « mémoire des hommes » : 26 N 681/11, J.M.O. du 114^e R.I., octobre 1914, p. 3-5/ 51.

tard, le 26 février 1915, comme sergent, il prend la direction d'une demi-section, soit deux escouades²⁵.

En 1915, le 114^e régiment d'infanterie se bat en Artois. C'est à la fin de cette année que Henri Gourdon se marie. A-t-il rencontré la famille Pissard - et sa future femme - au mariage de son demi-frère



Léonie Pissard. Photographie non datée.

Coll. Sébastien Pissard

deux ans plus tôt? Ce n'est pas impossible. Car la mère de Marie Mautret est la veuve Marie Pissard²⁶. Et parmi les témoins se trouvaient, outre Henri Gourdon, Jean Pissard, un oncle de la mariée, cultivateur à Saint-Gaudent. Or Henri épouse le 7 décembre 1915 Léonie Pissard, la fille de Charles Pissard qui est cultivateur à Saint-Macoux. En fait, les épouses de Jean-Louis et de Henri sont des cousines. Débutée par une promotion militaire, achevée par un mariage, l'année 1915 a été plutôt heureuse. La suivante sera dangereuse.

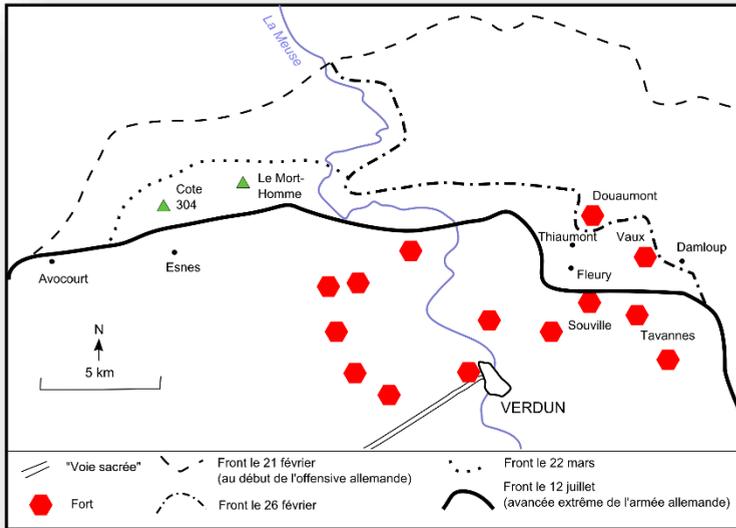
3 - Verdun et le Chemin des Dames : la blessure et la maladie (1916-1917)

Ayant regagné son régiment, Henri se retrouve dans la région de Verdun au printemps 1916. Son régiment stationne entre Esnes et la cote 304 du 5 au 10 mai. Les pages du Journal des Marches et Opérations donnent une idée précise de cette semaine en enfer²⁷.

²⁵ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

²⁶ Voir l'annexe n°2 - Arbre généalogique simplifié de la famille Pissard.

²⁷ Site « mémoire des hommes » : 26 N 681/12, J.M.O. du 114^e R.I., mai 1916, p. 23-25/ 55. Voir l'annexe n° 3 - Une semaine en enfer. Le 114^e régiment d'infanterie à Verdun sur la cote 304 : tués, blessés et disparus du 5 au 10 mai 1916, avec des extraits du J.M.O.



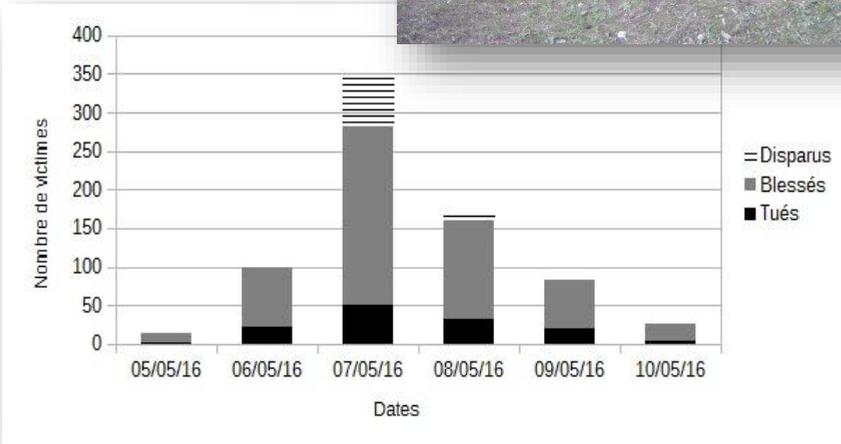
Ci-dessus : Verdun entre le 21 février et le 12 juillet 1916.

Carte de Jean-Bernard Delchéry

Ci-contre : la cote 304 aujourd'hui

Cliché Pascal Héroult

Ci-dessous : Tués, blessés et disparus du 114^e régiment d'infanterie en mai 1916 à Verdun (cote 304)



Chaque jour apporte son lot de morts, de blessures et de disparitions ; une comptabilité macabre qui rassemble en six jours : 130 tués, 532 blessés et 85 disparus. Durant cette semaine tragique, c'est la journée du 7 mai qui semble la plus terrible. Pour Henri Gourdon aussi, car il est justement blessé ce jour-là. Un éclat d'obus lui perfore le tympan de l'oreille droite²⁸. Le Journal officiel du 27 juin 1916 permet d'en savoir plus : « le 7 mai 1916 après un bombardement de 36 heures, sous lequel il a su maintenir sa troupe, [il] a entraîné ses hommes dans une vigoureuse contre-attaque au cri de vive la France. Grièvement blessé par un éclat d'obus, [il] est resté à la tête de sa section jusqu'à la nuit ». Ce « sous-officier énergique, plein d'allant » reçoit en récompense une médaille militaire ; son courage lui vaut une première palme de bronze puisqu'il est cité à l'ordre de l'Armée.

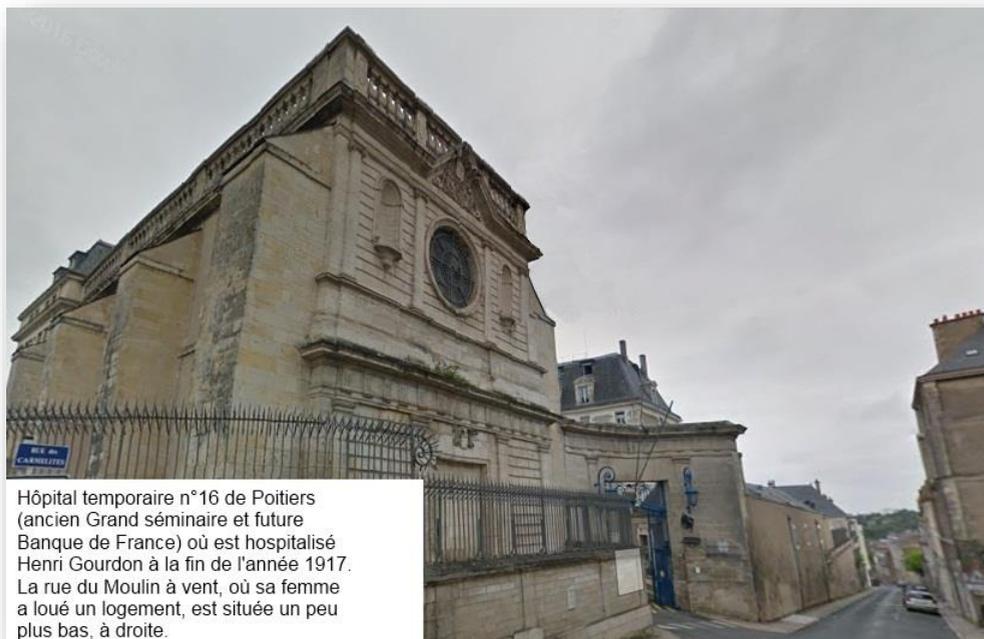
Blessé, Henri Gourdon est évacué à l'intérieur. En récompense des services rendus, il obtient une nouvelle promotion en devenant adjudant le 12 mai 1916. Il ne connaît pas les affres de la bataille de la Somme, à laquelle participe le 114^e régiment d'infanterie, car il ne rejoint son unité que six mois plus tard, le 16 novembre 1916. En revanche il participe ensuite à la terrible offensive du Chemin des Dames en avril-mai 1917. Un an de combat qui épuise Henri Gourdon ; « malade », il est évacué le 3 octobre 1917²⁹ et il regagne le Poitou.

Il y retrouve sa femme Léonie qu'il n'a guère vue depuis son mariage. C'est justement à la mi-octobre 1917 que leur premier enfant est conçu. Pourtant l'adjudant est assez mal en point puisqu'il est hospitalisé le 17 décembre 1917 à l'hôpital temporaire n°16 de Poitiers, situé au n°84 de la rue des Carmélites, un établissement qui

²⁸ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

²⁹ *Ibidem*.

correspond à l'ancien Grand séminaire³⁰. Ouvert le 11 août 1914, il compte 222 lits. Henri Gourdon souffre alors d'une anémie et d'une hernie inguinale gauche. Au début de l'année suivante, le 16 janvier 1918, il est de nouveau hospitalisé, cette fois-ci à l'hôpital mixte de Poitiers. Est-ce pour cette raison médicale que sa femme est venue s'installer en ville ? Peut-être, car en juillet 1918 on apprend que Léonie Pissard, « sans profession », est « domiciliée à Poitiers (Vienne) 21, rue du Moulin à Vent³¹. »



Hôpital temporaire n°16 de Poitiers (ancien Grand séminaire et future Banque de France) où est hospitalisé Henri Gourdon à la fin de l'année 1917. La rue du Moulin à vent, où sa femme a loué un logement, est située un peu plus bas, à droite.

Cliché Pascal Hérault

4 – 1918 - La vaillance et la victoire

Au bout de six mois, le 12 avril 1918, il rejoint son unité. Peut-être a-t-il croisé son jeune cousin Émile Gourdon ? Incorporé en mai 1917 au 125^e régiment d'infanterie, ce dernier est passé le 20

³⁰ Voir l'article abondamment illustré de G. SIMMAT, « Les hôpitaux temporaires de Poitiers, 1914-1918 », *Le Picton*, n°217, janvier-février 2013, p. 10-14 ; n°218, mars-avril 2013, p. 7-12.

³¹ Arch. Dép. Vienne : registre d'État civil de Saint-Macoux, acte de naissance n°2, du 12 juillet 1918, où elle vient accoucher.

décembre de la même année au 114^e, avant d'intégrer le 162^e le 17 mai 1918. Entre la mi-avril et le milieu du mois de mai, ils se sont donc peut-être rencontrés... pour la dernière fois. Car le jeune cousin de Henri meurt le 11 juin à l'hôpital de Senlis, à la suite d'une blessure – une « balle au crâne » - reçue à Antheuil dans l'Oise, au nord-ouest de Compiègne³².

Vers Soissons, durant ce même mois de juin 1918, le demi-frère de Henri Gourdon, Jean-Louis, s'illustre avec le 123^e régiment d'infanterie. *L'Historique* permet de connaître le contexte de son exploit : « La fatigue des hommes est extrême quand le 123^e arrive sur ses positions (Saconin-Vaux). Il tient sur cette ligne le 31 mai, les 1^{er} et 2 juin, repoussant toutes les attaques (neuf dans la journée du 1^{er}, six dans la journée du 2) contre un ennemi supérieur qui reprend sa marche en avant. Pendant quatre jours, le 123^e R.I. va lutter pied à pied, arrêtant l'ennemi à chaque ravin, parfois sans cartouches, toujours sans vivres, jusqu'aux carrières de Laversine, où il est relevé dans la nuit du 5 au 6 juin³³. » C'est le 2 juin précisément que le soldat Jean-Louis Gourdon fait montre « d'une énergie et d'une bravoure incomparable », au « cours d'une attaque ennemie [il] s'est joint spontanément à un groupe de contre-attaque et par son entrain au feu a contribué à refouler l'ennemi³⁴. »

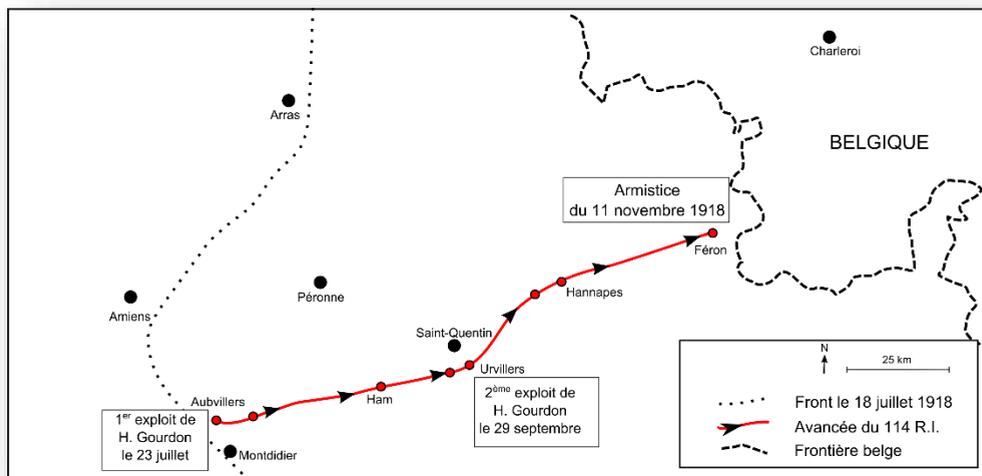
De son côté aussi, Henri Gourdon risque sa vie et se couvre de gloire. Durant l'été 1918, en participant à l'offensive victorieuse, il se distingue, sans doute à l'occasion d'une attaque sur Aubvillers au nord de Montdidier. Car ce « chef de section plein d'enthousiasme et de vaillance » est un « entraîneur d'hommes remarquable ». N'a-t-il pas « conduit le 23 juillet 1918 sa section à l'assaut avec un allant

³² Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 722, bureau de Niort, matricule n°1469.

³³ *Historique du 123^e régiment d'infanterie*, Paris, Libraire Chapelot, s.d., p. 15.

³⁴ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 660-4, bureau de Niort, matricule n°1940.

merveilleux » ? Un courage qui lui vaut d'être cité à l'ordre du corps d'Armée et d'obtenir une étoile de vermeil sur sa croix de guerre³⁵.



Le parcours du 114^e R.I. de juillet à novembre 1918.

Carte de Jean-Bernard Delchéry

Une dizaine de jours plus tôt, le 12 juillet 1918, à l'arrière dans la Vienne, naît son premier enfant prénommé Camille³⁶. La mère Léonie Pissard, pourtant domiciliée à Poitiers, est venue accoucher à Saint-Macoux, au Breuil d'Haleine chez ses parents. C'est d'ailleurs le grand-père Charles Pissard, cultivateur de 59 ans, qui vient déclarer l'enfant « en l'absence du père mobilisé ».

Henri Gourdon continue à se battre et, à nouveau, montre son héroïsme. Le 29 septembre 1918, alors que le 114^e régiment d'infanterie appuie une attaque de la 169^e division d'infanterie sur Urvillers, au sud de Saint-Quentin, Henri Gourdon fait un exploit : « surpris par trois soldats ennemis et engagé dans un violent combat corps à corps [il] a réussi à se débarrasser de deux d'entre eux et a pu quoique blessé au cours de la lutte ramener son troisième adversaire

³⁵ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

³⁶ Arch. Dép. Vienne : registre d'État civil de Saint-Macoux, acte de naissance n°2.

jusqu'au PC de commandement de compagnie³⁷ ». Ce « chef de section d'élite » est de nouveau cité à l'ordre de l'Armée ; il ajoute ainsi une seconde palme de bronze sur sa croix de guerre. À la suite de cet exploit, il est légèrement blessé : il souffre seulement d'une « plaie légère du dos par balle ». Il n'est donc pas évacué vers l'intérieur, puisqu'il est soigné dans la « zone des armées ».

En octobre et novembre, le 114^e poursuit sa route vers la Belgique. Quand le régiment arrive à quelques kilomètres de la frontière, à Féron, l'armistice est demandé ; il est signé le 11 novembre 1918. La cessation des combats n'est pas la paix qui est conclue le 28 juin 1919, date du Traité de Versailles. Quel est l'état d'esprit de Henri Gourdon à cette époque ? Nourrit-il alors, comme beaucoup de soldats français, une haine tenace du « Boche » ? Faute de lettre, il est impossible de répondre à cette question. C'est regrettable car, dans le cadre de cette « victoire endeuillée³⁸ », la détestation durable de l'ennemi pourrait motiver ses choix futurs.

Pour Henri Gourdon, une question se pose : que faire ? Peut-il revenir à Cirières et retrouver le quotidien de l'agriculteur ? Sa famille n'y est plus. Son père est décédé bien avant la guerre³⁹ et son frère Jean-Louis est retourné pour quelques années à Saint-Gaudent⁴⁰, dans la Vienne, où naît son deuxième garçon en février 1920⁴¹. Sur le monument aux morts de Cirières, édifié après la guerre, est gravé le nom de son frère Joseph disparu au début du conflit. Le ministère de la guerre avait émis un « avis de disparition » en avril 1916 et quatre ans plus tard, en avril 1920, le tribunal civil de Bressuire le déclare

³⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

³⁸ Sur cet état d'esprit, voir B. CABANES, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*. Paris, Le Seuil, « L'univers historique ». 2004, rééd. en 2014, coll. Points/Histoire, chapitre 1, p. 59-69 et 86-98.

³⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Cirières, acte de décès n°5 du 9 mai 1906.

⁴⁰ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 660-4, bureau de Niort, matricule n°1940. Après Saint-Gaudent, il gagne Dangé au nord de Châtellerauld en 1923, puis les alentours de Vierzon : Mehun-sur-Yèvre en 1926 (Cher) et Maray en 1931 (Loir-et-Cher).

⁴¹ Arch. Dép. Vienne : registre d'État civil de Saint-Gaudent, acte de naissance n°2 du 27 février 1920 de Pierre-Roger Gourdon.

officiellement « mort pour la France » à la date du 8 septembre 1914⁴². De même, apparaît sur le monument le nom du cousin Émile tué en 1918 ; son frère Alphonse et son père Louis ont sans doute quitté le Bressuirais⁴³.

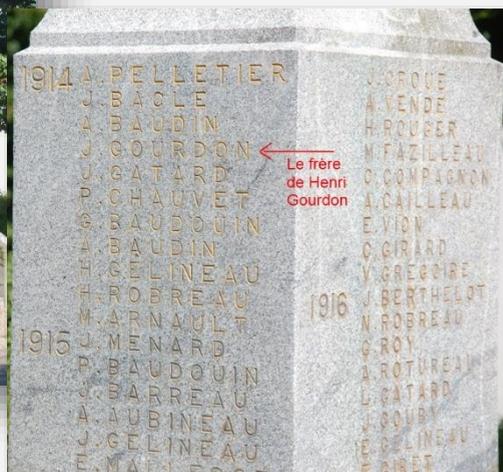


Morts en 1914 sur le monument de Cirières.

Cliché Pascal Héroult

Ci-contre : le monument aux morts de Cirières.

Cliché Pascal Héroult



5 - De l'armée au petit commerce durant l'entre-deux-guerres

Avant même la signature de la paix, Henri Gourdon fait le choix de rester dans l'armée. Le 5 mai 1919, il s'engage pour cinq ans. À la fin août, il regagne la « zone de l'intérieur⁴⁴ », ce qui lui permet d'assister comme témoin au mariage de son beau-frère Louis Pissard, le 4 octobre 1919 à Saint-Macoux⁴⁵. Henri Gourdon réside

⁴² Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 667-3, bureau de Niort, matricule n°1330.

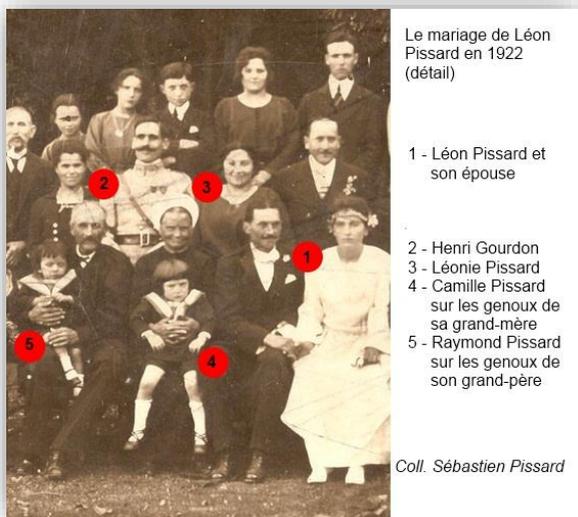
⁴³ En 1915, au mariage de Henri Gourdon, Alphonse est cité comme cultivateur à Neuvy-le-Roi en Indre-et-Loire. En 1913, au mariage de Jean-Louis Gourdon, l'oncle Louis est cité comme cultivateur à Saint-Pierre de Chemillé (Maine-et-Loire).

⁴⁴ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

⁴⁵ Arch. Dép. Vienne : registre d'État civil de Saint Macoux, acte de mariage n°2.

alors à Parthenay où naît son second fils, Raymond, en juin 1920⁴⁶. En mai 1923, Henri Gourdon rempile pour trois ans. C'est en uniforme

qu'il assiste au mariage de son autre beau-frère, Léon Pissard, le 27 septembre 1922 à Saint-Gaudent, et aux noces de sa belle-sœur Valentine Pissard le 22 septembre 1923 à Saint-Macoux. La photographie de famille prise à cette seconde occasion montre un homme à la moustache



abondante, très sûr de lui, aux coudes écartés et poignets sur les hanches ; le képi du 114^e régiment vissé sur le front, il arbore fièrement ses deux médailles militaires⁴⁷.

A la fin de l'année 1923, marqué par le décès de son beau-père⁴⁸, Henri Gourdon quitte le 114^e régiment d'infanterie. Après un bref passage au 90^e régiment d'infanterie, de décembre 1923 à juin 1924, il intègre le 32^e régiment d'infanterie, avec le grade d'adjudant-chef qu'il



⁴⁶ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Moncoutant de 1936 p. 8 ; Blog de S. PISSARD : <http://la-pissarderie.blogspot.fr>, article du 21 juin 2016.

⁴⁷ Voir l'annexe n°4 - Le mariage de Valentine Pissard.

⁴⁸ Le 11 décembre 1923, selon le blog de S. PISSARD.

obtient le 7 juin 1924. Ce régiment est fixé à Châtellerault et à Tours. Par une commission de 1926, il est « maintenu [en] service armé » jusqu'à la fin du mois de septembre 1927. Le 1^{er} octobre de cette année, un « certificat de bonne conduite » lui est accordé et il est affecté dans la réserve du 32^e régiment d'infanterie. S'achèvent ainsi quinze années de service !

A la fin de l'année 1927, Henri Gourdon réside à La Flèche, rue « du collège du centre ». Mais la famille déménage pour Baugé où, en juin 1928, elle habite rue Georges Clémenceau, avant de gagner Moncoutant en octobre 1931. Henri Gourdon et les siens s'y installent « avenue de la gare⁴⁹. » Sans affectation depuis 1933, l'année où Adolf Hitler devient chancelier du Reich allemand, Henri Gourdon se reconvertit dans le commerce alors qu'il est âgé de 42 ans. De fait, le recensement de 1936 le qualifie de « marchand de primeurs⁵⁰. » Peut-être a-t-il utilisé pour s'installer le pécule de 10 000 francs perçu le 30 novembre 1927⁵¹ ? Et son « permis de conduire auto », passé à l'armée, ne peut que l'aider dans son nouveau métier.

L'année du Front populaire, Moncoutant rassemble 2 327 personnes, 945 résidant dans le bourg dans 264 maisons. Parmi ces habitants, il y a Pierre Jubien, l'instituteur public « libre penseur », qui est en fin de carrière⁵². Il a vu passer de nombreux enfants, comme Jacques Brack entre 1931 et 1933⁵³. Camille et Raymond Gourdon, de la même génération⁵⁴, ne sont peut-être pas scolarisés dans la même

⁴⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

⁵⁰ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Moncoutant de 1936, page 8, maison 116 (ménage 129).

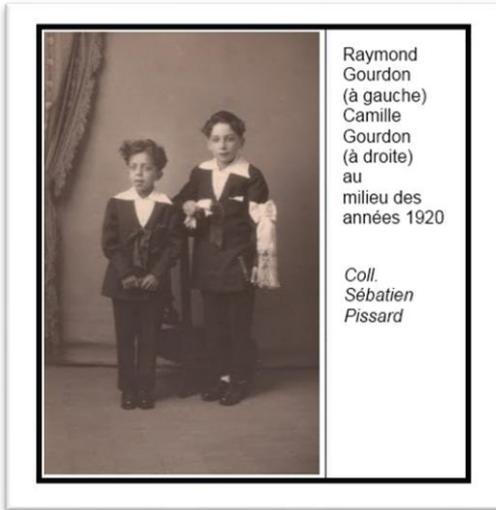
⁵¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

⁵² Arrivé à Moncoutant en décembre 1904, devenu directeur de l'école publique en 1920, il met fin à sa carrière en juillet 1939. Voir J. OZOUF, « *Nous les maîtres d'école* ». *Autobiographies d'instituteurs de la Belle Époque*, Paris, Julliard, collection « Archives », 1967, p. 21.

⁵³ *Bull. municip., op. cit.*, p. 2.

⁵⁴ Sur le résistant Jacques Brack, né en 1921, voir le site internet du Centre Régional Résistance et Liberté (C.R.R.L désormais) de Thouars, article « Monument de Moncoutant » : « Les premiers résistants de Moncoutant ».

institution, « les écoles libres » recrutant largement dans le bocage⁵⁵. Car une photographie des enfants Gourdon, qui date vraisemblablement du milieu des années 1920, montre Camille avec un brassard sur le bras gauche qui pourrait correspondre à la Petite communion. C'est le signe d'une pratique religieuse pouvant



Raymond
Gourdon
(à gauche)
Camille
Gourdon
(à droite)
au
milieu des
années 1920

Coll.
Sébastien
Pissard

impliquer une scolarité privée. Moncoutant rassemble « dans le bourg, beaucoup d'ouvriers, de commerçants, d'artisans⁵⁶ » et, parmi eux, le « marchand de chaussures » Fernand Gilbert, l'horloger Jean Daguisé ou bien encore le « marchand de fer » Maurice Clisson⁵⁷.

Cette année 1936 est marquée par la dégradation du contexte européen, avec la remilitarisation de la Rhénanie et la signature de l'Axe Rome-Berlin entre Mussolini et Hitler, une alliance militaire inquiétante... C'est à cette époque que l'ancien poilu est à nouveau honoré, car en décembre 1937 Henri Gourdon est fait chevalier de la légion d'honneur⁵⁸. Et le Journal officiel de rappeler, outre ses nombreuses années de service et ses « 4 campagnes », que l'ancien combattant « a été blessé et cité⁵⁹. » Mais l'ennemi, naguère défait, relève la tête. Dès 1938, Henri Gourdon reprend du service. Les menaces d'Adolf Hitler inquiètent. Après l'Anschluss, c'est-à-dire l'annexion de l'Autriche en mars 1938, le chancelier allemand revendique les Sudètes tchécoslovaques en septembre. Dans ce contexte menaçant, le gouvernement français mobilise un certain nombre de

⁵⁵ J. OZOUF, *op. cit.*, p. 29.

⁵⁶ J. OZOUF, *op. cit.*, p. 26.

⁵⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Moncoutant de 1936, p. 4, 5 et 8.

⁵⁸ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

⁵⁹ Journal officiel du 22 décembre 1937.

réservistes⁶⁰. Voilà pourquoi Henri Gourdon est « rappelé à l'activité » le 27 septembre pour être « affecté à la commission de réquisition hippomobile n° 111 siégeant à Moncoutant ». Pour très peu de temps. Les accords de Munich entérinant le 29 septembre l'abandon des Sudètes au dictateur allemand, Henri Gourdon est « renvoyé dans ses foyers » le 1^{er} octobre 1938⁶¹. Mais ce qu'ignore la population de Moncoutant, c'est que la Deuxième Guerre mondiale est déjà commencée...

DEUXIÈME PARTIE : LE RÉSISTANT DÉPORTÉ

Après la « drôle de guerre », vient le temps de la défaite et de l'occupation. À Moncoutant, c'est au début des années 1940 que les incidents avec les Allemands se multiplient. Ils impliquent d'abord Maurice Clisson. Ce bouillant commerçant qui est mobilisé en 1939-40 n'est pas fait prisonnier ; de retour dans sa cité, il a en 1941 et 1942 de violentes altercations avec l'occupant, qui lui valent deux convocations à la *Kommandantur* de Moncoutant. Une troisième le conduit même à Parthenay, à la suite d'une dispute dans un café avec un Allemand ivre qui, furieux, l'a menacé de son revolver. La semaine suivante, il est arrêté et transféré à la Gestapo de Parthenay où il subit un interrogatoire serré. Obtenant finalement gain de cause, il est reconduit à son domicile⁶².

Un autre incident implique Henri Gourdon en 1942. Un matin, l'afflux de convocations destinées à des travailleurs susceptibles de partir pour l'Allemagne provoque un profond émoi dans la cité. En signe de protestation, environ quatre-vingts personnes défilent, drapeau tricolore en tête, de la place de l'église au monument aux

⁶⁰ J.-P. AZEMA, *De Munich à la Libération (1938-1944)*, Paris. Le Seuil, 1979, p. 15 et 362.

⁶¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

⁶² *Bull. municip., op. cit.*, p. 2 ; Site internet du C.R.R.L. de Thouars, article « Monument de Moncoutant » : « Les premiers résistants de Moncoutant ».

morts, devant lequel on chante la Marseillaise. C'est justement Henri Gourdon, l'ancien combattant de la Grande Guerre, qui porte le drapeau. Mis au courant de cette manifestation patriotique, une heure après son déroulement, les Allemands le convoquent et le transfèrent à la *Kommandantur* de Thouars. Un sévère interrogatoire dure la journée entière. Henri Gourdon impressionne par son assurance et sa dignité. « Messieurs, aurait-il dit, je suis officier français. J'ai toujours servi mon drapeau, je ne crois pas que le saluer encore soit un crime, bien au contraire ». Cette attitude n'a pas de suites fâcheuses, même si l'écho de cette affaire parvient à Londres. La B.B.C. la signale quelques mois plus tard à ses auditeurs, la donnant en exemple dans l'émission « Les Français parlent aux Français⁶³. »

1 – Les premiers résistants de Moncoutant

Fin 1942-début 1943, ces deux hommes au tempérament bien trempé s'engagent dans la résistance, bientôt suivis par Jean Daguisé et Fernand Gilbert. Ce groupe, recruté par Roger Hélier de La Chapelle-Saint-Laurent, intègre l'Organisation Civile et Militaire, un réseau qui étend son action dans le nord des Deux-Sèvres, dans le triangle Thouars-Bressuire-Parthenay. Que leurs chefs - Didier Delahaye, à qui l'on a confié le développement de l'O.C.M. en Poitou (Vienne, Deux-Sèvres et Vendée) secondé par Frédéric Jouffrault⁶⁴ et Jean Pierre pour les Deux-Sèvres⁶⁵ – soient des militaires de carrière, avait de quoi séduire et convaincre l'ancien sous-officier Henri Gourdon.

Les quatre hommes de Moncoutant ont des points communs : ce sont des commerçants ; ils sont mariés et pères de plusieurs jeunes enfants. Le « marchand de fer » Maurice Clisson et l'horloger

⁶³ *Bull. municip., op. cit.*, p. 3 ; site internet du C.R.R.L. de Thouars, article « Monument de Moncoutant » : « Les premiers résistants de Moncoutant ».

⁶⁴ Site internet du C.R.R.L. de Thouars, article « Organisation Civile et Militaire (O.C.M) ». Voir aussi M. CHAUMET et J.-M. POUPLIN, *La résistance en Deux-Sèvres (1940-1944)*, La Crèche, Geste Éditions, rééd. 2010, ainsi que le blog « Résistances » de M. CHAUMET.

⁶⁵ Armand GIRAUD s'occupe de la Vendée et Jean MUSSO de la Vienne.

Jean Daguisé, nés respectivement en 1901 et 1905, étaient trop jeunes pour participer à la Première Guerre mondiale. Mais mobilisés en 1939, ils évitent tous les deux la captivité⁶⁶. Le marchand de chaussures Fernand Gilbert, né 1897, aurait pu faire la Grande Guerre, mais il a été exempté en 1915 et 1916, souffrant alors d'une « ankylose [à] la jambe droite⁶⁷. » Seul l'aîné Henri Gourdon est un ancien poilu au passé glorieux, dont témoignent ses médailles. L'ancienne haine du « Boche », contractée à 25 ans, ou bien sa « réverbération⁶⁸ » lorsqu'il a la cinquantaine, est peut-être à l'origine de ce nouveau combat.

Le réseau de résistance est en liaison avec Londres. Comme activités, il choisit des terrains propices aux parachutages d'armes et prépare des abris pour les cacher. Par exemple, dans la commune de Neuvy-Bouin, à Villeneuve, ont lieu quatre parachutages entre mars et juin 1943⁶⁹. Avec son groupe, Henri Gourdon participe au troisième largage, dans la nuit du 13 au 14 mai 1943, précédé d'un signal donné par un **message de la B.B.C.** : « *Ne désespérez pas d'une amante en furie* ». À cette occasion, les deux cellules de La Chapelle-Saint-Laurent et de Moncoutant sont activées⁷⁰. Y participent le chef régional Didier Delahaye et Roger Hélier auxquels se joignent Frédéric Faucon et Jean Turpault. Ce dernier est un propriétaire terrien qui possède plusieurs fermes, à Neuvy-Bouin notamment d'où il est originaire ; son fermier Calixte Vendé est aidé par un domestique agricole René Brossard, en situation irrégulière puisque ce « prisonnier de guerre » s'est évadé. C'est Calixte Vendé qui se charge de transporter les containers, cachés sous du fumier, jusqu'au domicile de Jean Turpault, de La Chapelle-Saint-Laurent. Le

⁶⁶ *Bull. municip., op. cit.*, p. 2 et 3.

⁶⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 714, bureau de Niort, matricule n° 886.

⁶⁸ Pour reprendre une expression de S. AUDOIN-ROUZEAU, *Quelle histoire. Un récit de filiation (1914-2014)*, Paris, Le Seuil, coll. Points/Histoire, 2015, p. 22.

⁶⁹ Site internet du C.R.R.L. de Thouars, article « Parachutages à Neuvy-Bouin : "Villeneuve" ».

⁷⁰ Arch. Dép. Vienne : 106 W 131. Informations de la préfecture de la région de Poitiers : service des renseignements généraux.

lendemain interviennent les Moncoutantais. Maurice Clisson vient prendre en charge la cargaison avec son camion pour la porter à La Berderie, un hameau situé dans la commune de La Ronde, où l'attendent Jean Daguisé et Henri Gourdon venus camoufler l'ensemble sous un énorme tas de fagots dans le coin d'un pré à proximité des maisons. On indique seulement au fermier de Jean Daguisé, Florent Boisumault, qu'il s'agit de fûts d'essence que l'on veut cacher⁷¹.

Au milieu de l'été 1943, l'O.C.M. du nord des Deux-Sèvres est démantelée.

2 - Arrestation et emprisonnement à Poitiers

Le samedi 7 août 1943, cinq résistants de La Chapelle-Saint-Laurent sont arrêtés et, parmi eux, Roger Hélier. Deux jours plus tard, la Gestapo intervient à Moncoutant. Se sachant menacés, Henri Gourdon et ses camarades auraient pu quitter leur domicile, mais la crainte de représailles pour leur famille les incite à rester. Seul Fernand Gilbert s'enfuit. Le lundi 9 août, à cinq heures du matin, les Allemands arrêtent les résistants Moncoutantais⁷². Maurice Clisson, Jean Daguisé et Henri Gourdon sont conduits à Poitiers à la prison de La Pierre-Levée, même si le registre d'écrou ignore leur entrée⁷³.



Entrée de la prison de La Pierre-Levée aujourd'hui.
Cliché Pascal Hérault

Depuis le 1^{er} mai 1942, les locaux de cette prison ont été réquisitionnés dans leur ensemble par la *Kommandantur*. Les « droits

⁷¹ Fernand Gilbert participe aussi à cette opération.

⁷² Arch. Dép. Vienne : 106 W 131.

⁷³ Arch. Dép. Vienne : 1567 W 50, registre d'arrêt de l'autorité allemande (1942-1944).

communs », condamnés par les juridictions françaises et détenus jusque-là dans le « quartier français », ont été transférés vers Bressuire, Niort, Saintes ou bien le camp de la route de Limoges. Désormais La Pierre-Levée regroupe uniquement des personnes détenues par les autorités allemandes⁷⁴. Henri Gourdon et ses amis entrent dans un véritable centre de torture ; l'on y meurt sous les coups⁷⁵. Deux résistants de l'O.C.M., le Vendéen Armand Giraud et le Deux-Sévrien Gérard Pichot, eux aussi arrêtés en août 1943, ont raconté cet emprisonnement⁷⁶, son « univers effrayant. Froid. Violent » ; l'instituteur et le paysan ont évoqué avec précision cette « sinistre prison de Poitiers » et « l'horreur de cette vie carcérale. C'est d'abord, et sans trêve, nuit et jour, le sinistre écho des coups et des hurlements de douleur des camarades torturés dans les sous-sols [...] ; cauchemar sans fin, plus sinistre encore quand l'écho nous parvient de l'aile voisine, où les femmes internées sont torturées à tour de rôle et dont les cris absolument intolérables parviennent jusqu'à nous ». « Entendre les cris, les hurlements de souffrance des détenus qui subissent les interrogatoires résonner dans la prison. C'est effroyable ». C'est aussi, au bout de la nuit, « le bruit d'une mitrailleuse » révélant qu'un « camarade a fini de souffrir ». Nuit terrible durant lesquelles les geôliers peuvent s'amuser à laisser allumée la lampe du plafond, l'éteindre puis la rallumer.

Et « les journées sont longues en prison » ; elles apparaissent même « interminables » entre « la distribution du jus » à 6 heures et la soupe de 18 heures, heureusement interrompue par la demi-heure de promenade dans la cour cernée de hauts murs où les prisonniers, par groupe de 20, tournent en rond à la queue leu leu, avec défense

⁷⁴ G. ANTONOWICZ, *Mort d'un collabo : 13 mai 1943*, Paris, Édition Nicolas Eybalin-Scrineo, coll. « Au vif de l'histoire », 2013, p. 89.

⁷⁵ G. ANTONOWICZ, *op. cit.*, p. 234-235.

⁷⁶ G. PICHOT et V. DAUDIN, *L'homme à nu. Résistant déporté*, La Crèche, Geste éditions, 2011, p. 97-114 ; A. GIRAUD, *Un instituteur résistant et déporté*, La Crèche, Geste éditions, 2007, chapitre VI, p. 127-152. Nous empruntons les citations suivantes à ces deux témoins.

Daquise Jean

Horloger
Moncourtant (Seur.-seur)

né le 9-12-1905 à Moncourtant

arrêté le 9 août 1943 par les
Autorités Allemandes.
Motif de l'arrestation
inconnu, mais serait relatif à
sa relation avec la découverte
de dépôt d'armes.

Gourdon Louis

Épicier
Moncourtant (Seur.-seur)

né le 25 août 1891 à Birnie

arrêté le 9 août 1943 par les
Autorités Allemandes.

Elisson Maurice

marchand de fer et de charbons
à Moncourtant (Seur.-seur)

arrêté le 9 août 1943 par les
Autorités Allemandes.
Motif de l'arrestation
inconnu, mais serait en rela-
tion avec la découverte de
dépôt d'armes.

de s'arrêter et de parler. Mais Henri Gourdon a dû souffrir aussi de l'entassement et de la promiscuité dans une cellule conçue pour un seul détenu, mais très vite occupée par deux ou trois prisonniers. Quand les arrestations se multiplient à partir du 20 septembre 1943, les hommes sont entassés « à 7 ou 8 par case. L'espace vital commence à manquer ». La prison est « bientôt saturée du haut jusqu'en bas ». Au froid - le chauffage ne fonctionnant pas - et au manque d'hygiène, Gérard Pichot ajoute un autre problème : « que j'ai eu faim à Poitiers ! ».

Et les Moncoutantais ? On sait que Maurice Clisson a été maltraité, avant même son arrivée à Poitiers, à la gendarmerie de Moncoutant puis à Parthenay. Le résistant Daniel Bouchet, médecin à Saint-Loup-sur-Thouet, également arrêté, voit un groupe de résistants « pendus par les bras aux branches des arbres du parc » de la maison de M. Beauchet-Filleau et, parmi eux, son ami « Clisson pendu lui aussi, mais par un seul bras, l'autre ayant été cassé par la Gestapo au moment de son arrestation⁷⁷. » À La Pierre-Levée, il est mis au secret et fait quarante jours de cachot⁷⁸. Au cours des interrogatoires, Jean Daguisé prend sur lui l'entière responsabilité du dépôt d'armes trouvé chez son fermier de La Ronde ; ce qui permettra à Florent Boisumault, également incarcéré, d'être libéré à la fin du mois d'octobre 1943⁷⁹. En revanche, les démarches pour faire libérer le paysan Calixte Vendé – arguant de sa qualité d'ancien combattant des deux guerres, de son apolitisme, des difficultés de sa ferme et de sa famille nombreuse⁸⁰ – n'aboutiront malheureusement pas. On ne sait presque rien sur l'incarcération de Henri Gourdon, si ce n'est que dès la mi-décembre 1943 il est placé avec les autres membres de l'O.C.M. du nord des Deux-Sèvres dans la cellule B, celle dite « des

⁷⁷ Dr D. BOUCHET, « *Si je meurs venge-moi* ». *Mémoires d'un agent de la résistance*, Vouillé, Éditions U.P.C.P./ Geste Paysanne, 1990, p. 211-212.

⁷⁸ *Bull. municip., op. cit.*, p. 2.

⁷⁹ *Bull. municip., op. cit.*, p. 3.

⁸⁰ Arch. Dép. Vienne : 106 W 131.

condamnés à mort⁸¹. » Ils sont plus de quarante qui doivent « apprendre à vivre ensemble ». Des groupes se forment par affinités, même s'il y a des différences générationnelles. Henri Gourdon côtoie Gérard Pichot ; celui-ci entendant souvent celui-là répéter : « dans le groupe je suis le plus vieux et toi le plus jeune⁸² ». Le premier est âgé de 52 ans, le second a 22 ans.

3 – Compiègne-Royallieu : dix jours de répit ?

C'est le 18 décembre 1943 que Henri Gourdon est fixé sur son sort. Les détenus, rassemblés dans la rotonde de la prison, apprennent par les agents de la Gestapo le verdict du tribunal militaire allemand : les chefs, comme Didier Delahaye ou Roger Hélier, sont condamnés à mort⁸³ ; les autres aux travaux forcés à perpétuité : ils devront aller travailler en Allemagne. Le 12 janvier 1944, les « portes des cellules s'ouvrent⁸⁴. » La peur étreint les prisonniers. Et s'ils étaient transportés sur la butte de Biard pour être assassinés ? Quand, après quelques kilomètres, la bâche du camion les convoyant se relève, c'est le soulagement ; ils sont à la gare de marchandises de Poitiers. Là un train spécial les attend, composé de wagons pour voyageurs de troisième classe, destinés aux chefs⁸⁵, et de wagons à bestiaux au plancher recouvert de paille pour les autres. Henri Gourdon monte dans l'un d'eux qui regroupe chacun une quarantaine de détenus. Quand, lentement, le convoi s'ébranle, l'appréhension s'estompe. La captivité en Allemagne sera de courte durée, espère-t-

⁸¹ G. PICHOT, *op. cit.*, p. 102, 110, 112 et 113.

⁸² G. PICHOT, *op. cit.*, p. 113.

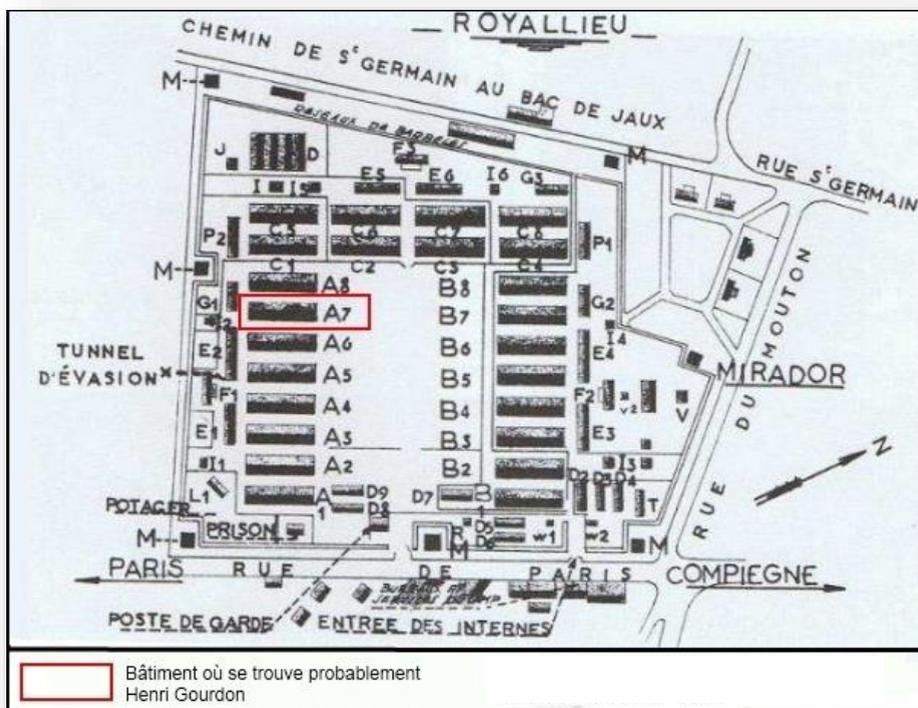
⁸³ Dr D. BOUCHET, *op. cit.*, p. 217. En fait, les chefs ne sont pas fusillés, mais déportés comme les autres détenus.

⁸⁴ G. PICHOT, *op. cit.*, p. 114.

A. GIRAUD, *op. cit.*, p. 153 et 165, mentionne un départ le 8 janvier et une arrivée au camp de Compiègne-Royallieu le 12 janvier. La date de G. PICHOT semble la bonne dans la mesure où elle est confirmée par les Renseignements Généraux qui précisent que « les autorités allemandes ont procédé dans la matinée du 12 courant, à l'évacuation d'une partie des détenus de la prison de la Pierre-Levée à Poitiers. 8 wagons à bestiaux auraient été employés à cet effet. On suppose que les détenus sont partis pour l'Allemagne ». Arch. Dép. Vienne : 106 W 112, rapport hebdomadaire du 10 au 16 janvier 1944.

⁸⁵ D. BOUCHET, *op. cit.*, p. 221 ; G. PICHOT, *op. cit.*, p. 116-117.

on, car les Alliés avancent en Italie et sur le front de l'Est. « Indéniablement, rester ensemble – c'est-à-dire le groupe des détenus de la cellule B – a maintenu l'espoir⁸⁶ ». Le train qui s'arrête la nuit à Paris – gare d'Austerlitz puis gare du Nord⁸⁷ - met deux jours pour arriver à Compiègne. Là des camions les attendent pour les amener « à la nuit tombante » à l'entrée du camp de Compiègne-Royallieu. « Des miradors, les projecteurs balaient le camp. Les faisceaux se croisent dans la nuit. Quel sinistre paysage » ! s'exclame le jeune paysan Gérard Pichot⁸⁸. Sur un espace de quinze hectares, vingt-quatre baraques de 60 mètres de long sur 15 mètres de large s'alignent selon un plan en « U ».



Plan du camp de Royallieu, dans A. POIRMEUR, *Compiègne 1935-1945* (1968)

⁸⁶ G. PICHOT, *op. cit.*, p. 117.

⁸⁷ A. GIRAUD, *op. cit.*, chapitre VII, p. 153-156.

⁸⁸ G. PICHOT, *op. cit.*, p. 118.

Le camp est subdivisé en trois secteurs. Les résistants de l'O.C.M. entrent dans le camp A, réservé aux détenus politiques⁸⁹. Henri Gourdon est probablement affecté au bâtiment 7 dans la mesure où Gérard Pichot affirme qu'il s'y retrouve avec son père Léonce et « les autres membres des groupes de Thouars, Moncoutant, Lageon, Parthenay » et des Vendéens. D'ailleurs il précise que, pendant toute la durée de l'internement à Compiègne, il partage la table avec les Moncoutantais : Maurice Clisson, Jean Daguisé et Henri Gourdon, entre autres⁹⁰. Restés ensemble, ces hommes éprouvent du soulagement, la satisfaction d'un changement de régime, car ils sont à nouveau libres de se « déplacer dans et hors les bâtiments, d'assister aux offices donnés dans la chapelle [...], de se retrouver dans la bibliothèque, de rencontrer les autres détenus et d'échanger librement⁹¹. » Par exemple, avec les « gars de Vendée ou encore de Moncoutant », Gérard Pichot s'interroge sur le manque de discrétion de certains éléments du groupe qui aurait conduit à son démantèlement⁹². En tout cas, dans les mémoires publiés un demi-siècle plus tard, les dix jours passés dans ce camp de transit apparaissent auréolés d'une douceur de vivre étonnante⁹³. Déformation de la mémoire ? Car ces hommes sont privés de liberté, très incertains quant à leur avenir. Et le camp connaît la pénurie alimentaire, la promiscuité et le sadisme de quelques gardes⁹⁴. Il est vrai que, comparé à l'extrême rigueur de la prison poitevine – le

⁸⁹ Le camp B est le « camp américain » et le camp C devient le « camp juif » à partir de décembre 1941. Voir B. HUSSER, J.P. BESSE et F. LECLÈRE-ROSENWEIG, *Frontstalag 122 Compiègne-Royallieu. Un camp d'internement allemand dans l'Oise, (1941-1944)*, Beauvais, Arch. Dép. Oise, 2008. 199 p.

⁹⁰ G. PICHOT, *op. cit.*, p. 120-122. L'auteur utilise tantôt le prénom Henri (p. 115) tantôt Louis (p. 121).

⁹¹ G. PICHOT, *op. cit.*, p. 122.

⁹² G. PICHOT, *op. cit.*, p. 124.

⁹³ Même sentiment de soulagement chez A. GIRAUD, *op. cit.*, p. 160-161 et D. BOUCHET, *op. cit.*, p. 221. Ce dernier affirme qu'à « côté de la prison de Poitiers, ce camp était une merveille ».

⁹⁴ *Le camp de Royallieu durant la Seconde Guerre mondiale*, livret du Service départemental de l'Oise de l'Office national des anciens combattants et victimes de Guerre, Beauvais, 2011, p. 6-9.

premier choc ! - d'abord, à l'horreur de la déportation ensuite, ces dix jours passés à Compiègne-Royallieu peuvent apparaître *a posteriori* comme un moindre mal.

Après ces jours de répit, Henri Gourdon est déporté vers l'Allemagne dans des conditions terribles. Ce « grand voyage⁹⁵ » qui conduit plus de 2 000 détenus de Compiègne à Buchenwald débute au petit matin du 22 janvier 1944. Les prisonniers vont à pied du camp de Royallieu à la gare de Compiègne où on les entasse « comme des sardines⁹⁶. » Dans le train de Poitiers à Compiègne, ils étaient quarante personnes par wagon, dans ce convoi ils sont quatre-vingts, voire beaucoup plus. L'entassement, la chaleur insupportable, la soif intense, l'odeur pestilentielle des excréments rendent fou, provoquent des bagarres. « L'animalité s'exprime » ! Ce transport, durant lequel « le processus de déshumanisation commence », dure deux jours et deux nuits, entrecoupés d'une vaine tentative d'évasion – des rafales de mitraillettes résonnant dans la nuit ! - et d'une courte halte à Trêve pour une distribution de soupe. « Horrible cauchemar », « épreuve effroyable »... Dans leurs Mémoires, les survivants suggèrent l'enfer qui tue de nombreux captifs. Henri Gourdon survit à ce « train de la mort ». Mais il doit « quitter le monde des vivants⁹⁷ » en entrant à Buchenwald.

4 – Déportation : de Buchenwald à Mauthausen.

Quand le train arrive à Buchenwald, le 24 janvier 1944, les prisonniers qui sont au préalable « désinfectés » entrent au « petit camp ». Le nom doit être oublié, les détenus ne sont plus que « des matricules ». Les trois résistants de Moncoutant, qui doivent coudre un triangle rouge sur leur veste, sont très certainement encore

⁹⁵ Pour reprendre le titre du livre de J. SEMPRUN, *Le grand voyage*, Paris, Gallimard, 1963. L'auteur, en réalité, a fait partie du convoi suivant, celui du 27 janvier 1944.

⁹⁶ G. PICHOT, *op. cit.*, p. 127-138 ; A. GIRAUD, *op. cit.*, chapitre VIII sur le « train de la mort » p. 165-175 ; D. BOUCHET, *op. cit.*, p. 222.

⁹⁷ Dernière phrase du livre de J. SEMPRUN.

ensemble à ce moment, car leurs matricules se suivent : Maurice Clisson reçoit le n°43 267, Jean Daguisé le n°43 268 et Henri Gourdon le n°43 269⁹⁸. Une proximité déterminante dans ce terrible enfer concentrationnaire. Malheureusement cette situation ne va pas durer, car la machine infernale exige des « volontaires », souvent désignés, pour Dora, Mauthausen ou ailleurs⁹⁹. Et, de ce fait, les Moncoutantais sont séparés.

Des détenus restent à Buchenwald, comme Roger Hélier¹⁰⁰. Certains sont envoyés vers le nord, à Dora par exemple, comme Jean Daguisé¹⁰¹ ou Gérard Pichot qui en a décrit toute l'horreur¹⁰². D'autres vont au sud. C'est le cas de Maurice Clisson qui, pour son malheur, est conduit à Flossenbürg¹⁰³. D'autres enfin sont déportés plus loin encore, en Autriche, dans le sinistre camp de Mauthausen où ils arrivent le 25 février 1944. Parmi eux se trouvent Henri Gourdon, Calixte Vendé et Jean Turpault.

Extraits des blocs 52, 57, 58 et dans une moindre mesure du 61, les 500 détenus de ce transport venant de Buchenwald entrent à Mauthausen le 25 février 1944 et reçoivent un matricule compris

⁹⁸ Site internet de la Fondation pour la mémoire de la déportation. Livre mémorial : I. 172. Il en va de même pour Gérard Pichot et son père Léonce, portant les matricules 42 593 et 42 594, Armand Giraud et son gendre : 41 832 et 41 833.

⁹⁹ A. GIRAUD, *op. cit.*, p. 209.

¹⁰⁰ Site internet du Conservatoire de la résistance et de la déportation des Deux-Sèvres (C.R.D.D.S. désormais), voir « lieux de mémoire », région de Parthenay.

Dans ce cas, il y a également Armand Giraud et son gendre, Voir A. GIRAUD, *op. cit.*, p. 245, qui passe du petit camp au grand camp le 28 avril 1944.

¹⁰¹ Site internet du C.R.D.D.S., voir « lieux de mémoire », région de Bressuire ; *Bull. municip.*, *op. cit.*, p. 3.

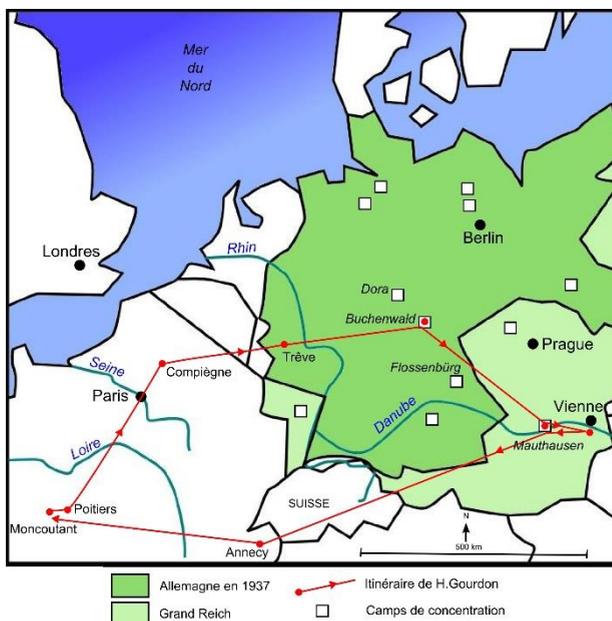
¹⁰² G. PICHOT, *op. cit.*, p. 187 et suiv. Gérard Pichot et son père Léonce partent le 10 novembre 1944.

¹⁰³ Site internet du C.R.D.D.S., voir « lieux de mémoire », région de Bressuire ; *Bull. municip.*, *op. cit.*, p. 3.

À Flossenbürg sont aussi envoyés René Brossard (décédé à Pasing en Allemagne le 25 mai 1945) et Didier Delahaye (qui meurt le 2 novembre 1944 à Bergen-Belsen). Voir le site internet de la Fondation pour la mémoire de la déportation. Livre mémorial : I. 172 ; et celui du C.R.R.L. de Thouars, article « Monument de Moncoutant ».

entre 53 585 et 54 084 ¹⁰⁴. Henri Gourdon a le n°53 806¹⁰⁵. Dans ce transfert, qui comprend 471 Français, plus de la moitié a été arrêtée pour des faits de résistance, notamment pour avoir réceptionné des armes parachutées ; la Vendée et les Deux-Sèvres figurent parmi les départements d'origine les plus représentés. Après les formalités d'usage, les détenus sont dirigés vers la quarantaine où ils ne restent souvent que peu de temps. Dès le 8 mars 1944, 185 captifs prennent la direction de Steyr. L'agriculteur de Neuvy-Bouin, Calixte Vendé, en fait partie, mais vingt jours plus tard, le 28 mars 1944, il est dirigé vers Gusen¹⁰⁶. Il reste dans cet enfer un peu plus d'un an, puisqu'il y meurt le 22 avril 1945.

Henri Gourdon n'a pas le même parcours, car deux mois après son arrivée à Mauthausen, le 16 avril 1944, il est envoyé à Wiener Neudorf, dans la banlieue de Vienne. Créé l'année précédente, en août 1943, ce *kommando* montait des moteurs d'avions. Combien de temps y reste-t-il ? Peut-être un peu moins d'une année, car la libération de la capitale autrichienne



Le trajet du déporté Henri Gourdon : août 1943-mai 1945

Carte de Jean-Bernard Delchéry

¹⁰⁴ A. LEE, « Les déportés arrivés de Buchenwald le 25 février 1944 », sur le site internet officiel de l'Amicale de Mauthausen, dans « le troisième monument ».

¹⁰⁵ Calixte Vendé reçoit le matricule 54 080 et Jean Turpault le 54 070. Voir leur fiche sur le site internet officiel de l'Amicale de Mauthausen, dans « le troisième monument ».

¹⁰⁶ Voir le « dossier Mauthausen », *Mémoire vivante, bulletin de la fondation pour la mémoire de la déportation*, n°37, avril 2003, p. 11-12.

par l'Armée rouge se fait au début du mois d'avril 1945¹⁰⁷. Les camps du Grand Vienne sont alors « évacués, à pied, vers le camp central¹⁰⁸ ». Comment Henri Gourdon, sans doute très affaibli par sa captivité, a-t-il pu le faire ? Un témoignage vient éclairer cette terrible et meurtrière « marche de la mort¹⁰⁹. » Louis Albert Ravot, un déporté de l'Ain, l'a brièvement raconté il y a quelques années¹¹⁰. Comme Henri Gourdon il est venu du camp central de Mauthausen à Wiener Neudorf, à la mi-avril 1944, où il survit dans le « camp attenant à l'usine ». Le 2 avril 1945, écrit-il, est décidée « l'évacuation à pied en raison de l'avance russe sur Wien (Vienne) » et il donne un « itinéraire approximatif » : Mödling, Amstetten, Steyr, Enns et Mauthausen. Ce parcours correspond à plus de 190 kilomètres réalisés en « dix ou onze jours de marche », soit une moyenne de 15 à 20 kilomètres par jour. Or, précise-t-il, les détenus reçoivent « au départ une boule de pain (2 kg) et une boîte de conserve 1 kg » auxquelles on ajoute « un verre de boisson chaude au milieu de la semaine ». Cette épreuve est dramatique : « le retour fut très dur. Celui qui ne pouvait pas suivre était abattu » et, pour le prouver, le déporté égrène le nom de ceux qui sont morts dans ces circonstances. Mais Henri Gourdon survit.

Il est libéré avant même l'arrivée des Américains les 5 et 6 mai 1945 à Mauthausen. Car dès le 21, 24 et 28 avril, des évacuations sont opérées sous l'égide du Comité international de la Croix Rouge. Des convois s'approchent du camp et obtiennent l'autorisation d'évacuer des détenus, hommes et femmes, des Français en particulier vers la

¹⁰⁷ « L'offensive de Vienne » commence le 2 avril 1945. Le 13 avril, les garnisons allemandes, à court de munitions et dépassées numériquement, se rendent à l'Armée rouge.

¹⁰⁸ *Mémoire vivante, op. cit.*, p. 12.

¹⁰⁹ Sur ce sujet voir D. BLATMAN, *Les Marches de la mort. La dernière étape du Génocide nazi, été 1944-printemps 1945*, Paris, Fayard, 2009, 583 p.

¹¹⁰ Site internet de Mémoire de la déportation dans l'Ain (1939-1945) - Mémorial départemental de Nantua ; témoignage manuscrit de 5 pages, rédigé en février 1985, déposé au Archives départementales de l'Ain sous la cote : 51 J 1.

Suisse¹¹¹. Henri Gourdon en fait partie. Il était temps ! Car il ne pèse plus que 34 kilos¹¹². Le 4 mai 1945, il arrive à Annecy¹¹³.

5 - Retour et deuils

Quand Henri Gourdon rentre à Moncoutant, il retrouve sa femme Léonie, mais il apprend le décès de son fils aîné. Militaire de carrière comme son père, Camille Gourdon avait épousé Jeanne Mallet et, de cette union, était né un premier garçon prénommé Jacky. En 1944, sa femme est à nouveau enceinte¹¹⁴. Après avoir démissionné de l'armée, Camille Gourdon devient porteur de pain à la coopérative de Claveau. Alors que son frère Raymond est emmené en Allemagne pour travailler, Camille devient un résistant actif à l'image de son père. Il appartient au groupe reconstitué de Moncoutant, composé de jeunes d'une vingtaine d'années. Parmi eux se trouvent également Daniel Fradin et Jean Rousseau. En juillet 1944, il reçoit l'ordre de rejoindre avec son groupe le maquis *Le Chouan* dans la Vienne. Vers Lussac-Les-Châteaux, dans la soirée du 4 août 1944, il est blessé accidentellement. Au cours d'une manipulation, un coup d'un fusil est tiré et la balle l'atteint presque à bout portant dans le ventre. Il est évacué à l'hôpital de Montmorillon où il est opéré, mais il ne survit pas¹¹⁵. Le lendemain, Daniel Fradin et Jean Rousseau sont arrêtés, puis déportés¹¹⁶.

En avril 1946, selon le recensement de Moncoutant, on voit Henri Gourdon et sa femme Léonie s'occuper de leur petit-fils Christian qui est né après la mort accidentelle de son père Camille¹¹⁷. Henri a pu

¹¹¹ *Mémoire vivante, op. cit.*, p. 14.

¹¹² *Bull. municip., op. cit.*, p. 3.

¹¹³ Site internet officiel de l'Amicale de Mauthausen, dans « le troisième monument », fiche de Louis Gourdon.

¹¹⁴ Site internet du C.R.D.D.S., voir « lieux de mémoire », région de Bressuire.

¹¹⁵ Ch. RICHARD, *Groupement Le Chouan. Maquis Est et Nord-Est de la Vienne : « Lagardère », « Le Chouan », « Masier », 1944*, Lavoux, Michel Fontaine Éditions, 2015, p. 211-213 et 424.

¹¹⁶ Le premier meurt en déportation. Cf. Ch. RICHARD, *op. cit.* p. 427-428.

¹¹⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Moncoutant de 1946, p. 2, 4, 7 et 9.

revoir le cordonnier Fernand Gilbert qui, en août 1943, avait échappé à l'arrestation. Mais il ne retrouve pas Maurice Clisson. Déporté d'abord au camp de Buchenwald, puis à celui de Flossenbürg, il est affecté le 5 mars 1944 au *Kommando* de Hradistko près de Prague où il est fusillé le 11 avril 1945. À Moncoutant sa veuve Hélène qualifiée de « commerçante » doit élever ses quatre enfants, de Michel, l'aîné de 15 ans, à Gabriel seulement âgé de 6 ans. La grand-mère Marie-Louise Baty est venue l'aider ainsi qu'une « bonne », Janine Jarry. Une autre femme, la « bijoutière » Simone Daguisé, n'a pas retrouvé son mari Jean, dont la fin n'est pas précisément connue. De Buchenwald, il a été envoyé à Ellrich le 5 septembre 1944, puis il est parti pour Dora-Nordhausen dans un très mauvais état de santé le 3 mars 1945. C'est dans ce lieu qu'on perd définitivement sa trace ; aucun témoignage n'a pu être recueilli sur les circonstances exactes de sa mort¹¹⁸. À titre posthume, Maurice Clisson et Jean Daguisé ont été faits chevaliers de la légion d'honneur¹¹⁹.

C'est en 1959, on l'a vu, que Henri Gourdon est fait officier de la légion d'honneur. On précise alors qu'il est revenu de sa déportation « grand invalide à la suite des privations et sévices subis ». De fait, en 1950, on signale un reliquat de pleurésie droite, des troubles tropiques des membres inférieurs, des problèmes gastro-hépatiques et des douleurs lombaires. Avec l'âge, ses problèmes de santé se multiplient et la liste de ses maux s'allonge¹²⁰. Un corps

¹¹⁸ Site internet du C.R.D.D.S., voir « lieux de mémoire », région de Bressuire ; *Bull. municip., op. cit.*, p. 3. Rappelons avec S. COMBE, *Une vie contre une autre*, Paris, Fayard, p. 49-50, que le taux de mortalité des prisonniers français atteignit 88,8 % à Ellrich et 80 % à Dora contre 40 % à Buchenwald.

¹¹⁹ *Bull. municip., op. cit.*, p. 3.

C'est en 1952 que Maurice Clisson est fait chevalier de la légion d'honneur. Cf. *La Nouvelle république* du 29 octobre 2011.

¹²⁰ Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4, bureau de Niort, matricule n° 1547.

abîmé, mais résistant, puisque Henri Gourdon parvient à vivre jusqu'à 87 ans. C'est le 18 août 1979 qu'il décède à l'hôpital de Bressuire¹²¹.

le 29 juillet 1936. Commission valable
 le 10 août 1927. Annuaire service armé
 (ancienneté) invalidité impériale n° 11/15-1000

		PAR SUITE DE CHANGEMENTS DE DOMICILE OU DE RÉSIDENCE.			D. DOMICILE	R. RÉSIDENCE
		Dates.	Communes.	Subdivisions de région		
Blanchefosse - Châtillon - Ménétréol		22-10-27	5 ^e - 79-1			
du 2-8	1° - Séquelles de pleurésie gauche		P.P. 100 %		DOM	
du 3-8	2° - Troubles gastro-hépatiques - Hémorroïdes		+ 22ième degré		PP 100 %	
du 4-8	3° - Hypertension artérielle avec fibrillation auriculaire et crises d'angor exclusive		déjà bénéf. de 1 ^{er} art. 36		+ 99 ^e degré	
du 6-5	4° - Troubles trophiques des membres inférieurs / -				déjà au 50	
du 7-5	5° - Cataracte bilatérale, beaucoup plus marquée à droite chez un diabétique		1° - 70			
du 6-11	6° - Cystite intermittente douleurs rénales		2° - 45+5 = 85			
du 7-11	7° - Arthrose dorso-lombaire		3° - 60			
du 2-10	8° - Séquelles d'hémiplégie gauche - diminution de la force de préhension de la main gauche qui reste utilisable.		Soit 100 % + 1er degré			
du 3-10			4° - 50+5			
du 11-4			5° - 20+10			
du 12-4			6° - 20+15			
du 11-11			7° - 20+20			
du 12-11			8° - 20+25			

CR de Lunoges France du 25/4/69.

État médical de Henri Gourdon en 1969.

Arch. Dép. Deux-Sèvres : R 669-4.

Conclusion : le miroir déformant de la mémoire

A partir des années 1990, Henri Gourdon et les résistants de Moncoutant commencent à apparaître dans les publications, mémoires et travaux d'historiens qui focalisent leur regard sur la Deuxième Guerre mondiale¹²². Et aujourd'hui la cité de Moncoutant, dans l'appellation de ses rues, fait une très large place à cette période. Les principales voies sont attribuées aux grands du conflit avec les avenues du général de Gaulle ou des maréchaux Juin, de Lattre de Tassigny et Leclerc. De part et d'autre apparaissent les rues de la Libération ou des déportés, et les noms des résistants

¹²¹ Mairie de Moncoutant : registre d'Etat civil, acte de décès n°26. Il meurt le 18 août 1979 et l'acte est dressé le 20 à Bressuire, puis transcrit deux jours plus tard sur le registre de Moncoutant.

¹²² Pour Henri Gourdon, une mention dans D. BOUCHET, *op. cit.*, p. 202 ; deux mentions dans G. PICHOT, *op. cit.*, p. 113 et 121.

moncoutantais : l'îlot Jacques Brack, la place Maurice Clisson ou les rues Jean Daguisé, Daniel Fradin, Camille et Henri Gourdon qui gravitent, pour la plupart, autour de l'église où se trouve aussi le monument commémoratif de la résistance. C'est à l'occasion d'un réaménagement du centre de la ville, créant de nouvelles rues, que la municipalité rend hommage en 1997 à « ses » résistants.



Photographie de Henri Gourdon dans le bulletin municipal de Moncoutant en 1997.

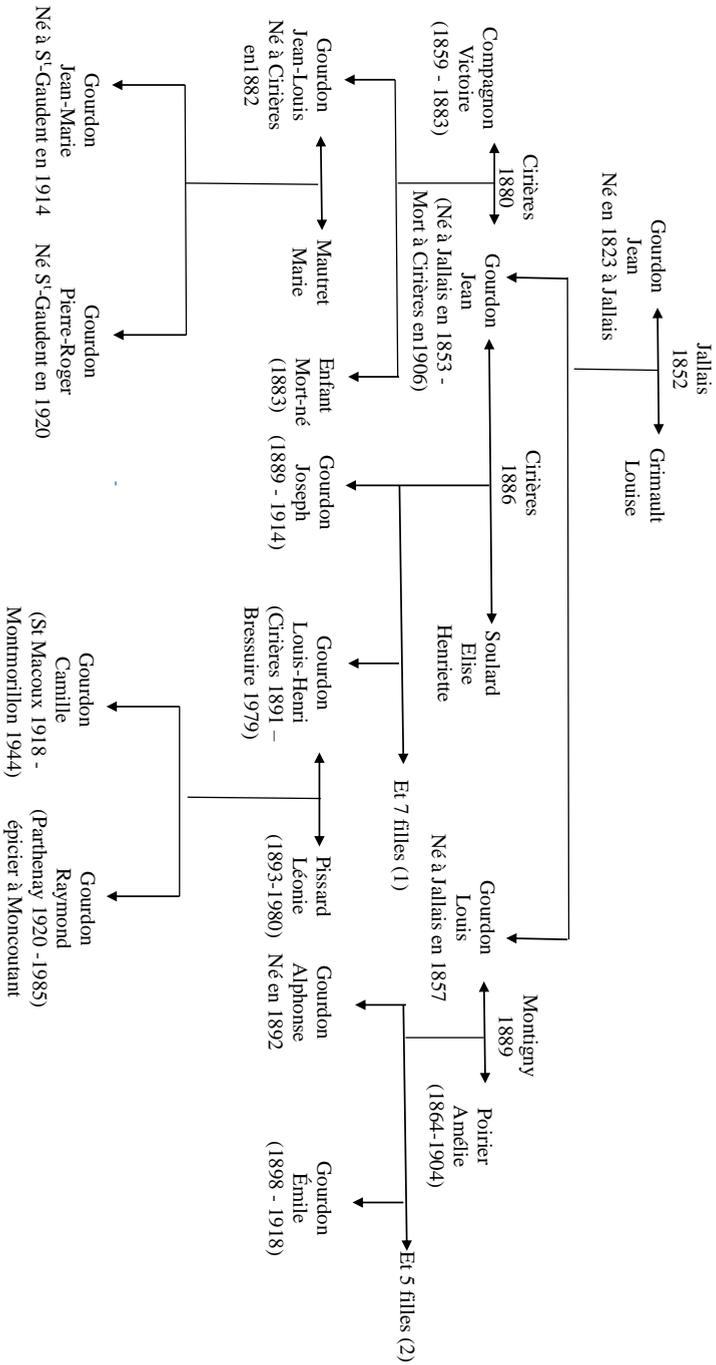
Henri Gourdon aurait sans doute apprécié de trouver sa rue dans la continuité de celle de « Verdun ». Mais sa plaque, célébrant seulement le résistant et le déporté, occulte son glorieux passé de combattant de la Grande Guerre. Une histoire plus récente écrase la plus ancienne. Il est vrai que dans la production mémorielle de la fin du XX^e siècle, monumentale ou livresque, les idées d'opposition à toute oppression, de dénonciation des horreurs concentrationnaires sont plus

partagées que les valeurs patriotiques, jugées *a posteriori* dangereuses car potentiellement belliqueuses ; une idéologie chère à Henri Gourdon pourtant, mais aujourd'hui remise au musée des vieilleries inavouables.

La recherche historique, qui s'intéresse aux racines de l'opposition au nazisme, doit parfois plonger au cœur de la Première Guerre mondiale¹²³. Henri et Camille Gourdon, le père et le fils, font des choix similaires : l'engagement dans l'armée d'abord, la résistance ensuite. S'agit-il pour autant de la même démarche ? L'éducation, la transmission des valeurs traditionnelles, le modèle paternel, même s'ils créent des mimétismes, n'interdisent pas l'autonomie, le libre arbitre. Face à l'occupation de 1940, les motivations d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, menacés par le travail en Allemagne par exemple, diffèrent probablement de celles d'un homme de près de cinquante ans qui a été brutalisé entre 1914 et 1918...

¹²³ Un autre exemple étudié dans le Bressuirais : G.-M. LENNE, « Didier Bernard, résistant bressuirais », *Écrit d'Ouest*, n° 15, 2007, p. 81-91.

Annexe n°1 : arbre généalogique simplifié de la famille Gourdon



(1) Marie en 1888, Brigitte en 1893, Rachel en 1895, Céline en 1897, Henriette en 1900, Régine en 1902 et Gabrielle en 1904.

(2) Juliette en 1890, Marie en 1893, Irène en 1895, Alice en 1897 et Marie Louise en 1901.

Annexe n°3 : une semaine en enfer. Le 114^e régiment d'infanterie à Verdun sur la cote 304 : tués, blessés et disparus du 5 au 10 mai 1916, avec des extraits du J.M.O.

	Tués	Blessés	Disparus
5 mai	2	<u>1</u> et 11	/
6 mai	21	79	/
7 mai (1)	<u>2</u> et 49	<u>6</u> et 224	<u>2</u> et 67
8 mai	<u>1</u> et 31	<u>3</u> et 124	13
9 mai	20	<u>2</u> et 60	3
10 mai	4	22	/
Total	<u>3</u> et 127	<u>12</u> et 520	<u>2</u> et 83

Les officiers sont soulignés : capitaine et sous-lieutenant.

(1) Henri Gourdon est blessé sur ce jour-là

Extraits du J.M.O.

6 mai 1916

En exécution des ordres reçus le 114^e tenait le 6 au matin les emplacements suivants :

PC du colonel : Esnes.

2^e bataillon [...] (cote 304) éléments de tranchée entre 304 et 287.

1^{er} bataillon [...] tranchées établies sur les pentes méridionales de la crête nord d'Esnes.

3^e bataillon [...] Bethelainville puis Monzéville.

Durant la journée, le bombardement de nos positions par des batteries de tous calibres continue ; le ravin qui sépare la cote 304 de la crête d'Esnes disparaît sous un nuage de fumée [...].

7 mai 1916

La violence du bombardement redouble d'intensité. Les tranchées et boyaux de communication sont bouleversés et n'existent plus ; les hommes n'ont d'autre abri que les trous d'obus. Un barrage très méthodique de l'artillerie allemande interdit tout rapport entre la première ligne et l'arrière. La liaison, le ravitaillement ne sont assurés qu'au prix de mille difficultés. Brusquement à 15 heures, les batteries ennemies se taisent et aussitôt l'infanterie déclenche une attaque [...] Les Allemands sont arrêtés sur la crête militaire nord de la cote 304 par nos feux de mousqueterie et de mitrailleuses, mais ils menacent de déborder nos flancs. La situation devenue critique est signalée par message optique à 16 H. au colonel qui, ayant suivi de l'observatoire d'Esnes, toutes les phases du combat avait pris les dispositions utiles [...].

A 17 h 45, l'attaque ennemie était définitivement calée ; les Allemands avaient regagné leur parallèle de départ, laissant de nombreux cadavres sur le sommet de 304. La position était non seulement maintenue, mais même améliorée [...].

8 mai 1916

Le bombardement reste toujours violent, la situation sans changement [...]. Les batteries ennemies paraissant moins actives vers le soir, une tranchée continue de 0^m80 à 1 m de profondeur est creusée sur tout le front du bataillon. A partir de 22 heures, le bombardement reprend avec une grande violence et se prolonge durant toute la nuit [...].

9 mai 1916

[...] Dans la matinée, l'artillerie ennemie concentre ses feux sur le ravin qui sépare Esnes des cotes 304 et 287 qu'elle semble vouloir isoler. Vers 12 heures, quelques obus sont tirés sur les premières lignes [...] et à 13 heures 30 l'infanterie ennemie esquisse une attaque. Mais les tirailleurs allemands, à peine sortis des trous d'obus dans lesquels ils se tenaient sont arrêtés net par nos feux de mitrailleuses et refluent vers leurs lignes [...].

10 mai 1916

Front calme. Les Allemands recherchent nos batteries vers la cote 310 et le village d'Esnes.

Pendant la journée, les officiers du 3^e régiment [...] de zouaves qui doit relever le 114^e au cours de la nuit du 10 au 11 mai font une reconnaissance du secteur [...].

Annexe n°4 : le mariage de Valentine Pissard le 22 septembre 1923

